

Quelques coups d'ombrelle...

Comme tous les matins, le Padre Miguel fit le tour de son jardin qui jouxtait la sacristie.

Modeste jardinier, il ne faisait pousser que quelques plants de tomates, de salades et des touffes de fenouil au milieu desquels des pastèques se faisaient une place.

Il vérifiait chaque fois que l'eau gouttait bien des encaissements de bois vermoulus qui servaient à l'irrigation. Puis il allait dans le fond, admirer ses trois lauriers roses et ses fuchsias qui lui servaient parfois à décorer l'autel de son église.

C'est au moment où il écrasait dans ses mains une fleur d'ail sauvage, si douce au toucher mais à l'odeur si acre, qu'un bruit lui fit lever la tête. Une voiture tirée par des mules dont on entendait sonner les grelots montait le chemin défmoncé qui menait à son église.

Il se demandait qui pouvait venir de si bonne heure dans son petit village, Bailen, retiré aux confins de l'Andalousie, juste après le bout du monde.

La même angoisse l'étreignait à propos de ces arrivées impromptues depuis qu'il avait vu débouler quelques trente-deux années plutôt, un détachement de cavaliers

français de l'armée de Joseph Bonaparte. Le général Dupont en personne s'était adressé à lui pour obtenir des renseignements sur les forces ennemies et lui avait également demandé de lui servir la messe.

Deux choses qu'il s'était refusé à faire par patriotisme et qui lui valurent quelques désagréments malgré ou à cause de la soutane qu'il portait.

L'église avait été bâtie sur un morne et offrait sur la plaine une vue d'ensemble qui permettait d'embrasser du regard les vingt mille hommes qui prenaient position. Le quartier général français s'y était installé pour mener la bataille qu'il allait perdre quelques jours plus tard.

La tête pleine de ces souvenirs, le Padre sortit du jardin et contourna le bâtiment.

Devant le parvis, le long des marches, une diligence aux stores et aux jalousies vertes était garée. Le mayoral (ou conducteur) juché sur son banc, salua le curé d'un hochement de tête après avoir soulevé son chapeau en signe de déférence, tout comme le fit l'escopetera, l'homme en arme qui escortait l'équipage, la carabine à l'arçon de la selle d'un cheval andalou.

Le Padre entra dans son église. Une femme se tenait debout au milieu de la nef et semblait l'attendre. La pénombre ambiante, une sorte de tiers de jour, ne facilitait pas la vision.

Mais au bout d'un moment il chuchota : «Bibiana ? C'est bien toi ?»

«Oui Padre. Ai-je donc tant changé ?» Répondit-elle. J'avais besoin de me confier à quelqu'un...J'ai pensé à vous».

Alors, d'une main, il l'invita à se diriger vers le confes-

sionnal en bois de chêne qui sentait la cire et la poussière.

«Tu es devenue une très belle femme, sais-tu... Pater, fili e spiritus sanctus, je t'écoute.»

Quand ils ressortirent, le prêtre était perplexe.

«Ce que tu me demandes là, commença-t-il, n'est pas commun...»

«Oh Padre ! Je vous assure que c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour nous sauver !»

«Les liens du mariage sont sacrés chez nous, répliqua l'abbé, et tu sais que j'ai pour ton mari une admiration sans borne. Cependant...»

«Cependant...Continuez Padre !»

«Rien de sûr...Crois-tu que tu pourrais me procurer deux places pour la corrida de lundi à Grenade ?»

Et tout en la raccompagnant à sa diligence, il lui donna ses instructions quant à la suite des opérations. Bibiana appela le mayoral qui faisait provision de petits cailloux dont il ferait usage pour énerver les oreilles des mules de l'attelage.

Sitôt installée, elle donna l'ordre de démarrer et la voiture disparut rapidement dans la pente de la colline desséchée. Longtemps le Padre resta sur le parvis de l'église pour suivre du regard le tourbillon de poussière que soulevait l'équipage en s'éloignant dans cette plaine aride. Une chaleur torride empesait déjà la sévère beauté du paysage malgré l'heure matinale, et pas un souffle de vent n'emportait la poussière en suspension qui retombait lentement sur les bords du chemin, enfarinant d'une couche grisâtre les oliviers qui se trouvaient là.

Le silence et la solitude revenus, le Padre se dirigea vers

le village pour entrer dans la tienda d'un de ses paroissiens qui louait des chambres à des voyageurs de passage.

Le dimanche suivant, le Padre avait fait le voyage jusqu'aux environs de Grenade. Il était accompagné par un jeune homme dont les coups de soleil qui rougissaient sa peau trahissaient l'étranger qu'il était. Les deux hommes parlaient fort et faisaient de grands gestes. Ils longeaient des champs dans lesquels paissaient les taureaux à la robe d'un noir profond qui combattraient demain dans l'arène municipale. «Cet espace, disait le Padre, s'appelle l'arroyo. C'est un but de promenade et une coutume, que de venir contempler ces bêtes si paisibles aujourd'hui et qui demain se chargeront de férocité pour combattre à mort la plus grande espada d'Espagne, j'ai nommé le grand Montès.»

L'étranger regardait fasciné le troupeau qui se découpait sur fond de Sierra Nevada

Le Padre riait haut et fort quand il tomba nez à nez avec une jeune femme en robe de couleur qui lui barra le passage.

«Eh bien Padre ! Vous semblez bien gai ce matin !»

L'homme feignit la surprise : «Doña Paquiro...Je suis ravi ! Il y a si longtemps...»

Puis, en désignant son compagnon, il ajouta : «Permettez-moi de vous présenter un ami qui nous vient de Paris...»

Les deux jeunes gens se dévisagèrent rapidement. La beauté de la jeune femme ne passait pas inaperçue..

Lui âgé d'une trentaine d'année, était d'une banalité physique affligeante. Plutôt petit et malingre, des cheveux longs et gras qui encadraient un visage à la barbe

clairsemée, il contrastait avec la femme de race qui lui faisait face.

La padre enchaîna : «Savez-vous, très chère, que le señor qui m'accompagne est une éminente personnalité de monde littéraire parisien...»

«Je ne savais pas.» Répondit Doña Paquiro.

«L'ecclésiastique continua. Il a déjà publié des poèmes et des romans ! Et compte parmi ses amis, messieurs De Nerval, Balzac et Hugo !»

Ce dernier nom fit réagir la jeune femme : «Hugo ? Dites-le. Vous voulez parler de Victor Hugo ? Votre amitié avec cet homme vous honore, Monsieur...»

«Gautier. Théophile Gautier. Pour vous servir, Madame...»

«Mon Dieu ! S'écria l'abbé ; Je ne vous avais pas présenté. Monsieur Gautier est journaliste. Il fait un reportage pour un journal dont j'ai oublié le nom.»

«Enchantée. Mais que racontez-vous à vos lecteurs, señor Téofilo ?»

L'appellation fit sourire le jeune homme.

«Beaucoup de choses, Madame. Tout est tellement différent et... Pareil à la fois ! Mais tout tend à s'uniformiser et je le regrette. Alors je relate vos singularités car le jour où Grenade ressemblera à Paris, les voyages deviendront inutiles. Et il y a des domaines où j'ai tant à apprendre...»

«Lesquels par exemple ?» Demanda-t-elle.

«Les femmes, lui répondit-il. Si votre pays est à mon sens le pays des énigmes, les femmes y sont d'un mystère !»

«Les femmes, dites-vous ? Mais nous sommes comme toutes les autres...»

Le Padre qui crut bon de changer de conversation :
«Notre ami s'intéresse aussi à la corrida. C'est la raison de notre présence ici. Imaginez-vous, très chère, que notre ami proposait de lâcher les taureaux dans les rues pour qu'ils rejoignent seuls les arènes de la ville !»

Les deux espagnols rirent de bon cour.

«Vous êtes fou ! Monsieur...répondit-elle en s'adressant au français. C'est la chose la plus inouïe que j'aie entendue à ce jour. C'est vrai que vous avez beaucoup à apprendre. Et j'espère pour vous que vous vous y connaissez mieux en femmes qu'en taureaux...»

«Je ne peux pas vous dire, répondit Gautier, je n'ai jamais enulé de taureau.»

La violence du choc plia à angle droit l'ombrelle qui s'abattit sur sa tête. La jeune femme, offusquée, tourna les talons et s'en fut vers sa voiture qui l'attendait plus loin.

Le Padre Miguel ne savait pas quelle contenance adopter.

«Qu'avez-vous fait là ? Balbutia-t-il. Ce ne sont pas des choses qui se disent !»

«Cette bosse me restera en souvenir, dit le français en se grattant la tête. La stupeur que j'ai pu lire sur son visage m'a largement dédommagé de cette avanie.»

«L'affront, dit le Padre, c'est elle qui l'a essuyé. C'est pourquoi vous irez vous excuser auprès d'elle.»

«M'excuser, dit Gautier, il n'en est pas question !»

«Dès ce soir, insista l'abbé. Ici vous risquez votre vie pour cet écart de langage. Si Doña Paquiro se plaint auprès de son mari, vous êtes un homme mort avant la publication de votre prochain article...»

Ces quelques paroles eurent le don de calmer subite-

ment Théophile Gautier qui déclara : «Dans ce cas...Je vais vous écouter.»

C'est les bras embarrassés d'un bouquet de fleurs que le jeune français rejoignit à la nuit tombée la maison de Doña Paquiro. Le Padre l'accompagnait dans ce dédale de rues qui font un quartier au pied de l'Alhambra. «C'est là, dit le Padre.» En désignant une énorme grille qui barrait l'entrée d'un immeuble, à deux pas du palais de la Chancellerie.

Il demanda à Gautier de l'attendre quelques instants tandis qu'il allait prévenir de leur arrivée. Quand il revint, ce fut pour lui annoncer qu'elle condescendait, à le recevoir quelques minutes.

Gautier monta seul l'escalier de pierre qui montait à l'étage pour se retrouver face à une porte en bois à demi entr'ouverte qu'il poussa.

Doña Paquiro était là, nonchalamment allongée sur une méridienne dans un négligé blanc au tissu léger et, lui sembla-t-il, transparent.

«Querido mio ! Dit-elle en se levant pour l'accueillir. Je suis heureuse de vous revoir !»

Quand il sortit le lendemain matin dans les rues de Grenade, sa connaissance sur le tempérament des femmes espagnoles avait fait un grand pas. Il chercha les mots qui pouvaient exprimer ce qu'il avait vécu. L'insatiabilité, l'impudeur, la fougue étaient de ceux-là. Il marchait le cour léger et la tête pleine des images du corps de sa maîtresse tout en murmurant son prénom, («Bibiana, ô guapa Bibiana») comme une cavatine improvisée.

Tandis que dans le ciel s'embrouillait une aurore naissante, il regagna sa chambre d'hôtel et s'endormit tout

habillé sur le lit de fer.

A seize heures, il fut réveillé par des coups donnés à la porte. Une voix forte lui criait : «Levez-vous ! Nous allons être en retard !». Ce n'est qu'en ouvrant et en voyant la haute stature du Padre que la mémoire lui revint : «Ah oui ! La corrida...»

Après un repas frugal, ils se dirigèrent vers les arènes dans des rues noires de monde.

Ils pénétrèrent dans la plaza de toros. En haut des marches qui débouchaient au milieu des gradins, la lumière était aveuglante. Le soleil chauffait tout un côté de la place où les gens se protégeaient avec des ombrelles ou des chapeaux andalous à bords plats. Les dames s'éventaient en permanence et leurs milliers d'éventails faisaient comme des milliers d'ailes de papillons essayant de prendre leur envol et dont les battements modifiaient sans cesse les couleurs.

Ils s'installèrent dans une loge ombragée à proximité de la tribune de l'Alcalde. Tout à sa contemplation de ce qui se passait en face dans les gradins au soleil où des marchands d'eau faisaient fortune en quelques minutes, Gautier ne prêta pas attention à la personne qui prit place près de lui. Mais quelle ne fut pas sa surprise de rencontrer le sourire de la belle Bibiana et l'éclat de ses yeux arabes !

Elle se pencha vers son Téofilo querido pour lui murmurer : «Après les femmes espagnoles, il ne vous reste plus qu'à vous initier aux finesses de la corrida. Le Padre Miguel s'en chargera mieux que moi.»

Ce à quoi il répondit tout aussi bas qu'elle : «Je préfère cette distribution là que l'inverse...»

Cette remarque lui valut un méchant coup de pied dans

les chevilles qu'il n'avait pas vu venir.

«Vous êtes incorrigible ! Lui dit-elle d'un air amusé. Vous mériteriez qu'un taureau de muchas piernas saute les tablas qui ceignent la piste et vienne vous embrocher !»

Gautier s'amusa de ces joutes verbales. Il lui répondit toujours à voix basse : «Pour un embrochement, je parie que par amour pour moi tu t'interposerais...»

Le deuxième coup qu'il reçut dans la même cheville le fit grimacer de douleur.

«Tu deviens vulgaire, Téofilo. Attention à ne pas aller trop loin.»

Le Téofilo en question se garda bien de répondre. Il s'interrogeait toujours quant aux raisons exactes de l'intérêt qu'elle lui portait. Il n'avait pas été dupe cette nuit, des mots d'amour qu'elle avait pu lui dire.

Il en était là de ses réflexions quand retentirent les trompettes annonçant l'entrée du quadrille.

Le fameux Montès fermait la marche. C'était un homme d'une quarantaine d'années, basané comme un mulâtre, grand et sec à l'allure mesurée.

Le Padre lui fit remarquer les protections en tôle dans les pantalons qui prémunissaient les jambes contre les coups de corne. Montès salua la loge de l'Ayutamiento en ôtant la montera qu'il portait sur la tête. Puis il se tourna vers sa gauche il salua également en direction de Doña Paquiro qui lui rendit son salut.

Cette marque de déférence étonna le pauvre Théophile qui allait de surprise en surprise avec cette femme. Ainsi Bibiana connaissait le toréro !

Quand le combat commença, Gautier s'étonna de la vulnérabilité des chevaux des picadors.

Les pauvres bêtes offraient leurs flancs aux cornes des taureaux sans qu'aucun caparaçon ne vienne les protéger. Certains, effondrés dans une mare de sang, se prenaient les pattes dans leurs propres entrailles. Quatorze chevaux ce jour là furent éventrés. Un seul taureau en tua cinq.

Le Padre lui raconta aussi que lorsqu'un de ces mastodontes était cobarde, c'est-à-dire lâche, ou manquait de férocité, le peuple des arènes pouvait réclamer les banderillas de fuego à l'Alcalde par ses vociférations, ses hurlements et ses trépignements.

C'est ce qui arriva d'ailleurs au troisième d'entre eux, qui ne trouva pas mieux que d'aller se coucher à l'ombre après quelques véroniques qu'il consentit à un jeune torero.

Tous les aficionados dans les tribunes se mirent à crier : «El fuego ! El fuego !» En faisant un tapage d'enfer et en agitant un bout de tissu blanc pour demander que soit appliquée la sentence populaire.

«Regardez bien, amigo. Un banderillero va planter des baguettes d'artificier qui éclateront dans peu de temps au-dessus de la tête du taureau. Ca va le réveiller ! Et si cela ne suffit pas, nous réclamerons les chiens !»

«Les chiens ? Répondit Gautier. Quels chiens ?»

«Vous verrez bien...» Se contenta de répondre le Padre. Et il vit.

Le taureau refusant tout combat et repartant systématiquement à sa querencia avec une imperturbable opiniâtreté, eut droit encore une fois aux foudres des spectateurs. «Los perros ! Los perros !».Crièrent-ils comme des enragés. Seule la permission accordée par l'Alcalde put rétablir l'ordre et le calme.

Alors, d'une porte basse sortit une meute d'une vingtaine de chiens de race qui se ruèrent sur l'animal qui fit front. Il eut beau se défendre de cette soudaine attaque en en tuant cinq ou six qu'il projeta en l'air, il fut rapidement submergé par le nombre. Les chiens, dressés à cet exercice, étaient d'une ténacité incroyable ! Et quand l'un d'entre eux arrivait à planter ses crocs dans le cuir, il ne lâchait plus prise.

Mordu à l'oreille, le taureau eut beau cogner le chien contre les barrières, il lui fut impossible de s'en dépêtrer. Alors les hommes intervinrent en tranchant le jarret du taureau qui plia les genoux et s'effondra sur le sable où il fut achevé. Une mort sans honneur pour un animal sans courage qui sortit, tiré à la chaîne par un attelage de mules, sous une bordée de sifflets du public. Le quatrième taureau fut pour le grand Montès qui déploya tout son art pour le vaincre.

Le Padre Miguel expliqua à son voisin quelques fines-ses qu'il n'aurait pas su voir : «Señor Gautier, vous remarquerez la façon de toréer de Montès. On appelle cela un style gitano. Il a les mains bien basses et il laisse aller son corps. C'est parfait. Et ce qu'il fait aujourd'hui est très rare. Peu de toréros osent s'entraver les pieds avec des fers pour combattre l'animal. Je crois qu'il n'y a que Pedro Romero de Ronda qui l'ait fait avant lui. Ou celui qu'on surnommait Pepe Hillo de Séville. Mais c'était il y a bien longtemps. Je vous parle d'il y a plus de cinquante ans. Profitez du spectacle, c'est unique !» L'estocade fut propre et rapide sans qu'il y ait eut à redire. Montès put faire son tour d'honneur sous les vivas en exhibant les deux oreilles du vaincu à la foule ravie.

«Heureusement qu'il ne s'est pas battu contre un éléphant d'Afrique, dit Gautier. Vous l'imaginez avec les deux grandes oreilles entrain de faire le tour de la piste ? Mais dites-moi, Padre : Pourquoi cet homme si talentueux n'exerce-t-il pas son art à Madrid ? Il n'a rien à prouver ici...»

Le Padre se rembrunit d'un coup : «La politique, cher ami, toujours la politique ! Il ne cache pas ses opinions carlistes. Il a pour ami Ramon Cabrera Griño. Ce qui lui ferme aujourd'hui les portes de Las Ventas, les arènes de Madrid, fief de notre royauté.»

La media corrida elle, continuait. On en était au cinquième taureau, toujours combattu par le grand Montès de Chiclana. Mais cette fois, l'animal était d'un tout autre acabit. Il déboula bien en jambes au sortir du toril. C'était un cárdeno, poil noir et blanc avec des défenses acérées et peu de collier. Bas de garrot, il parvenait à faire volte-face dans un espace réduit et avait du mal à accepter le leurre à droite.

Le regard du taureau était celui d'un assassin, cela se voyait. Montès aussi l'avait vu et sa pâleur trahissait son angoisse. D'autant que l'Alcalde avait abrégé le châtement de la pique après deux charges très courtes. L'animal peu fatigué, avait encore toute sa force.

Quand les clarines retentirent annonçant que le temps de la mise à mort était venu, le grand toréro savait que le taureau n'était pas prêt à être estoqué. Sa tête ne se baissait pas suffisamment et il n'y avait pas de place pour passer l'épée.

Il agita encore sa muleta rouge devant le mufle de l'animal tout en lui présentant son épée à l'horizontale devant les yeux.

Tout à coup, le taureau s'effondra et mourut immédiatement. Il y eut quelques instants de flottement dans la foule, le temps de comprendre qu'elle venait de se faire berner. Quand elle comprit que le grand Montès lui-même venait d'utiliser un coup défendu par toutes les lois de la tauromachie en transperçant le front de l'animal pour lui piquer la cervelle, cette même foule qui l'adulait quelques instants plus tôt, lui réserva une bronca monstre. Des cris, des sifflets, des injures sortaient de toutes les gorges. Tout le monde était debout pour le conspuer, le huer, l'insulter dans un tumulte invraisemblable qui ne semblait plus s'arrêter. Puis on vit atterrir sur la piste des coussins, des éventails, des chapeaux, des gourdes pleines d'eau et même des morceaux de bancs que les gens arrachaient.

Gautier lui aussi participait aux invectives une fois que l'affaire lui fut expliquée.

«Boucher ! Voleur ! Envoyez-lui les chiens !» Criait-il dans un état de pure excitation.

A côté de lui le Padre et Bibiana étaient restés assis sans participer à l'hystérie collective.

«Mais enfin Bibiana, lui dit Gautier, tu as vu ça ? Mais c'est un lâche ! Vous m'en reparlerez de votre fameux Montès ! Montès de Chiclana ? Montès chiqué, oui ! Montès mon cul surtout !»

Ce fut donc un deuxième coup d'ombrelle que le français reçut de l'andalouse en deux jours. Car Bibiana, pâle comme un linge, quitta la loge sans dire un mot mais sans oublier de frapper le pauvre Gautier qui ne comprit pas ce qui lui arrivait.

L'air hébété, l'ombrelle cassée sur la tête en guise de chapeau, il se retourna vers le Padre qui lui aussi ne riait

pas, et lui demanda : «Padre. C'est une malade cette femme !»

L'ecclésiastique se leva et lui dit : «Je crois que vous n'en aurez plus l'occasion car vous venez de faire la gaffe la plus monumentale qui soit. Le Montès que vous venez de trainer dans la boue, s'appelle en réalité Francisco Paquiro. Montès n'est que son surnom de toréro, d'artiste. Et Doña Paquiro, Bibiana si vous préférez, n'est autre que sa femme légitime. Et en Espagne, vous apprendrez que l'honneur est sacré. Une dame peut vous permettre toutes les privautés du monde dans son lit, mais il ne faut jamais dire du mal de son mari. Jamais. Retournez donc dans vos salons parisiens, Monsieur Gautier, et laissez la tranquille. Evitez aussi de relater cet épisode dans vos articles de presse et ne mentionnez pas son nom. Les carlistes se réfugient en France et sauraient vous retrouver pour vous régler votre compte. Que la paix soit avec vous mon fils...»

Gautier regarda le prêtre se diriger vers la sortie et disparaître dans les escaliers.

«Et avec votre esprit...» Murmura-t-il.

Louis le chouan.

En quelques jours, Louis avait traversé de cheintres en pâtis, tout le nord du bocage vendéen, rejoint les landes de Fontenay-le-Comte, pour remonter au-delà de la Beauce et du Gâtinais.

Et lorsque qu'il déboucha des halliers de la forêt de Monthéty, il découvrit devant lui toute la plaine de la Brie.

L'aube pointait et un petit jour gris laiteux tombait d'un ciel sans soleil.

Il s'arrêta pour contempler ces plaines cultivées qui s'étendaient à perte de vue, surveillées par plus de cent moulins bâtis là comme des sentinelles et dont les ailes tournaient sous un vent de galerne.

Spectacle grandiose et inédit pour un homme habitué à des paysages sans horizon.

Il avait pris pour habitude de ne se déplacer qu'à la tombée de la nuit pour éviter les mauvaises rencontres. En effet, le soir, il n'existait pas de rondes de gendarmes ni d'allées et venues de soldats. L'obscurité effrayait les honnêtes gens. Seules les bêtes sauvages rodaient. Et les chouans.

La marche avait été longue et éprouvante, mais il lui fallait s'éloigner le plus vite possible de sa Vendée natale où sa présence était devenue indésirable et sa tête mise à prix.

Fatigué, il posa son sac et s'assit sur une pierre plate pour se restaurer d'un bout de pain qu'il s'était gardé. Sec, sans trop de goût, il avait cuit lui-même son pain selon une recette qu'il tenait des anciens combattants de quatre-vingt-treize, à base de fougères et de glands.

Puis il s'allongea et s'endormit, rompu de fatigue.

A son réveil, il perçut l'odeur de miel qui arrivait des champs couverts de coquelicots et de bleuets.

Sur sa gauche, il vit des charrettes qui processionnaient vers le nord. Celles-ci traînaient des boufs ou des moutons accrochés aux ridelles par des longes de chanvre. A leurs côtés, des gens marchaient auxquels il se joignit, se mêlant à la foule pour plus d'anonymat. Des faucheurs venant de Bretagne ou de Normandie, l'outil à l'épaule, s'en venaient chercher quelque emploi pour les métives. Des marchands, des paysans, des saltimbanques se rendaient, eux, à la foire champêtre de l'Abbaye de Monthéty toute proche.

Tous chantaient pour se mettre en train des chansons chemineresses dans leurs patois à eux qu'il ne comprenait pas. Beaucoup marchaient pieds-nus, comme Louis, qui portait ses sabots de vergne en bandoulière pour ne pas les user.

Arrivé en vue de Torcy, petit village aux tuiles brunies, Louis décida de continuer son chemin sur la route de Paris. Mais près du château des Agneaux, le destin en décida autrement.

A la hauteur d'une avenue d'ormes à quatre rangs qui

mène à un pont de pierres dans le parc du château, des cris retentirent. Devant lui un affolement prenait forme. Des gens couraient dans tous les sens, des carrioles versaient dans le fossé au passage d'un cheval emballé sur lequel un garçonnet s'accrochait désespérément à la crinière. En un instant, Louis laissa tomber sa besace et ses sabots pour s'élancer au travers d'un parterre de fleurs ; Il rejoignit une contre-allée dans laquelle le cheval venait de s'engager et se retrouva face à l'animal. Il se défit de son manteau et l'agita en criant très fort tout en courant vers lui. L'audace de cet intrus surprit le cheval qui voulut faire volte face. C'est alors que Louis en profita pour se jeter à la tête du destrier lui saisissant le mors qu'il tourna pour tenter de le mater. La manœuvre réussit mais le cavalier désarçonné fut jeté à terre à quelques mètres de là. Louis se dirigea vers l'enfant inanimé pour lui porter secours. Il remarqua l'épée en bois, arme de théâtre, sur le côté de son pantalon de casimir.

Tout danger écarté, les gens arrivèrent très vite pour l'assister et le féliciter pour son intervention.

Un attroupement se fit. «Ecartez-vous ! Laissez-le respirer !» Fut-il obligé de dire.

Enfin, un groupe de cavaliers arriva en trombe, gens nobles du château qui écartèrent la foule pour prendre en charge l'enfant et le ramener chez lui.

Alors Louis revint sur ses pas, ramassa les affaires dont il s'était débarrassé et demanda alentour l'adresse d'une taverne où il pourrait se désaltérer. Quelqu'un lui indiqua un établissement près de l'Abbaye, au milieu de la foire. Il dut passer au milieu des ânes, des porcs, des brebis et des poulains qui attendaient sur les commu-

naux, pour rejoindre une rue où s'étaient installés en prévision de la foire, les cabanes des marchands drapiers, des merciers, des vanniers, des chaudronniers, des vaisseliers et un pain d'épicier. Le cabaret débordait dans la rue où des futailles avaient été mises en perce. Il entra et trouva une table vide un peu à l'écart. L'intérieur avait bonne allure et le sol était propre ; Il commanda du vin qu'on lui servit dans un pichet d'étain et qu'il but à la régalade. Les serveuses passaient entre les tables en se déhanchant, évitant autant qu'elle le pouvaient les mains des paysans balourds. Il resta attablé un long moment à écouter les conversations de ses voisins quand une dame entra dans la salle. Le brouhaha s'arrêta instantanément tant sa présence dans un tel lieu paraissait insolite. Drapée d'une longue cape, on apercevait en dessous une belle robe à rayures. Elle parla un peu avec le cabaretier qui s'était avancé et qui, d'un signe de tête, indiqua la table de Louis. Sans qu'il ait eu le temps de comprendre quoi que ce soit, la belle dame était assise en face de lui. Les conversations avaient repris et comme on ne semblait plus s'occuper de sa présence elle se présenta : «Je suis la Comtesse du château. C'est vous qui avez sauvé mon fils tout à l'heure ?»

Louis ne répondit pas.

«Je sais que c'est vous, continua-t-elle. Je voulais vous en remercier.»

Comme il la regardait toujours sans répondre, elle insista : «Vous comprenez ce que je dis ?»

Puis elle sortit de sous sa cape une bourse qu'elle posa sur la table et dans laquelle tintèrent des pièces d'or. Louis resta silencieux encore quelques instants puis il

se pencha vers elle pour lui dire tout bas : «Avec cet argent sur moi, je ne ferai pas trois pas dans la rue sans prendre un coup de couteau.»

Puis il enchaîna : «Comment va votre enfant ?»

«Bien, répondit-elle, mais il est très choqué.»

«Si je puis me permettre, Madame la Comtesse, je connais assez bien les vertus des plantes et je vous suggère de lui faire prendre des tisanes de feuilles de houx ainsi qu'une décoction de digitale pourprée. On n'est jamais trop prudent...» Conclut-il énigmatique.

«Je vous suis redevable, Monsieur, de la vie de mon enfant. Si mon or ne suffit pas, demandez-moi autre chose. Je vous l'offre. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?»

Louis réfléchit un long moment. Il commanda un autre pichet de vin qu'il but avant de formuler sa réponse : «Mon plus cher désir, Madame, serait de retourner dans mon pays auprès de ma femme.»

«Que ne le faites vous pas ? Rien ne vous en empêche...» S'étonna-t-elle.

Il ne put réprimer un sourire en lui disant : «Madame la Comtesse, vous pensez bien que si je le pouvais...Mais je suis là, avec vous...»

«Mon mari se chargera de régler cette affaire, répondit-elle, et je me fais forte d'obtenir de lui que vous rentriez chez vous le plus tôt possible. Passer au château vers dix-sept heures. Ah oui ! J'ai oublié votre nom...Comment vous appelez-vous déjà ?»

Louis hésita un peu et dit : «Jean. Je m'appelle Jean et je suis sabotier à Nantes.»

Il avait répondu sans trop réfléchir mais il était content de la prudence dont il avait fait preuve.

La Comtesse sortit de l'établissement et Louis en fit de même quelques minutes plus tard.

A peine sorti, il fut accosté dans la rue par un individu qu'il reconnut pour avoir été à la table à côté de lui. «J'ai entendu par hasard des bribes de votre conversation» Lui dit-il. «Tu n'es pas d'ici, mais tu m'es sympathique. Tu as été courageux cet après-midi pour le fils de quelqu'un que tu ne connais pas. C'est pourquoi je voudrais te mettre en garde et te dire à quel genre d'homme tu vas avoir à faire ce soir. Je suis charron et je m'appelle Duchêne. Pierre Duchêne. J'ai mon atelier près d'ici. Viens. Nous serons mieux pour parler.»

Louis ne refusa pas l'invitation tant l'offre semblait généreuse et aller de soi. De plus il n'avait rien à faire jusqu'à l'heure du rendez-vous. En chemin, Louis garrocha quelques pierres à l'encontre d'un chat qui leur coupait la route. «Saleté de bête !» Grommela-t-il.

«Qu'as-tu donc contre les chats ?» Lui demanda Pierre. «C'est comme les lièvres, répondit Louis, c'est des animaux du Diable !»

Arrivé à l'atelier, Louis retrouva l'odeur du bois qu'il aimait tant. La pièce n'était pas bien grande et en désordre. Il demanda à Pierre quel bois il utilisait pour travailler.

«Tu vois cette carriole que je suis en train de finir ? Répondit le charron. Eh bien j'ai pris du chêne pour les rayons de roues, de l'orme pour les moyeux et les jantes, et enfin du frêne pour les brancards.

Et toi, sabotier, qu'utilises-tu ?»

Louis reparlait travail et il était à son affaire : «Moi je ne prends que du bois à fibre légère.

Le bouleau est meilleur que le peuplier. Je ne travaille pas le hêtre car il est trop cassant. Le plus beau bois du sabotier c'est le noyer. Mais il est trop cher pour les paysans.»

Ils restèrent ensemble le restant de l'après-midi. Ils visitèrent la foire qui accueillait également des spectacles avec des bonimenteurs, des conteurs et des poètes patoisants. Ils dégustèrent par gourmandise un peu de fouace sucrée et des échaudés ronds et croustillants.

Duchêne prit le temps de lui parler du Comte : «Ce gars là, lui dit-il, c'est un sacré personnage ! Prends garde à toi, c'est un arriviste et un sans cour. Parti de rien puisqu'il était simple garçon de lavoirs, il a participé à la prise de la Bastille. Puis il a su manœuvrer et s'adapter aux différents gouvernements sans y perdre la tête...Puis il est devenu Comte on ne sait pas trop comment. Napoléon en a fait un Lieutenant-Général. Hulin qu'il s'appelle. Pierre Augustin Hulin. T'as dû en entendre parler, non ?»

«Pas vraiment, répondit Louis. Tu sais, nous autres en Vendée on ne sait pas trop ce qui se passe par ici...Et quand les nouvelles nous arrivent, elles sont souvent déformées.»

«Alors sache que c'est lui qui a fait exécuter le Duc d'Enghien !»

Louis qui était royaliste comme tous les chouans, avait été informé de cette histoire par un noble de sa paroisse à la sortie d'une messe dominicale.

Ce dernier lui avait expliqué que depuis la mort de Louis XVI et l'enlèvement du Dauphin, les Bourbons n'avaient plus d'héritier direct. La fille du roi, mariée à son cousin, le Duc d'Angoulême n'avait pas eu d'en-

fant, son mari étant stérile. Le frère du roi, le Comte d'Artois, Charles X, pouvait accéder au trône, mais il était vieux et veuf, ce qui ne réglait pas le problème de la succession.

Une malédiction que Louis jugeait divine, Dieu punissant les Bourbons pour leur trahison vis-à-vis de la Vendée.

Il lui avait aussi expliqué que la branche des Condés qui avait longtemps aspiré au trône, pouvait fournir légalement une descendance royale. Mais le dernier héritier mâle, Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, Duc d'Enghien, venait d'être fusillé dans les fossés de Vincennes sur ordre de Napoléon, l'Antéchrist !

Puis Louis et son nouvel ami parlèrent de choses et d'autres jusqu'à ce que le charron s'absente pour une livraison.

Dix-sept heures approchant, Louis entra dans le parc du château planté de charmilles. Il remarqua près de la grille d'entrée, un puits avec sa voute de moellons en arceau, couverte de joubarbe à fleurs roses et de l'herbe du tonnerre qui protège de la foudre. Cela lui fit un pincement au cour car ça lui rappelait le puits qui se trouvait dans la cour de la borderie de ses parents, paré à l'identique.

Il fut reçu par un majordome à la peau sombre, presque noire. C'était la première fois qu'il rencontrait un homme de couleur. «Un hussard américain» Murmura-t-il pour lui-même. Son père lui avait parlé de ces démons noirs contre lesquels il s'était battu durant la première guerre de Vendée. En fait, c'était un contingent venu de Saint Domingue au service de la République, premiers soldats nègres de l'armée fran-

çaise.

Introduit dans le salon où l'attendait le Comte Hulin, Louis se sentit mal à l'aise dans cette ambiance feutrée, au milieu de ce mobilier luxueux et des tentures lourdes. Il craignit que ses sabots cloutés ne rayassent le parquet.

La Comtesse n'était pas là. Pierre Augustin lui en imposait par sa taille et donnait une impression de puissance physique. Il portait un habit sombre et une cravate qu'il avait nouée à la romantique. Dépassant Louis de plus d'une tête, il devait faire dans les cinq pieds deux pouces. A ses premières paroles de remerciements par rapport à son fils, on sentait que l'homme avait de la prestance et de l'entrain. De l'entrain et du bagout. Mais il alla droit au but.

«Ma femme, dit-il, m'a demandé de satisfaire à votre désir de rentrer chez vous en toute impunité. Mais j'ai un souci. Ma lettre de recommandation, ce sauf-conduit, ce laissez-passer, je le mets à quel nom ? A Jean, sabotier à Nantes comme vous vous êtes présenté à la Comtesse, ou à Louis l'insoumis, le réfractaire, le hors la loi ?»

Le ton était devenu sec et cassant sur les derniers mots. Louis devint pâle et se demanda un instant ce qui allait advenir de lui.

«Je sais qui vous êtes, reprit son hôte. Vous êtes un royaliste, un chouan en révolte et un assassin ! Vous avez refusé la conscription et vous avez rejoint vos amis dans les bois pour combattre les soldats de la France ! Vous rançonnez les fermiers pour subsister ; Vous tuez les percepteurs pour voler l'or de leurs collectes et trucidiez même vos frères vendéens qui ont le courage

citoyen de vous dénoncer ! Vous êtes un ennemi de la République ! Je devrais vous faire passer par les armes sur le champ ! Qu'avez-vous à répondre à cela ?»

Louis n'en menait pas large. Il se douta que le charron devait être l'indicateur de la police du Comte et il s'en voulut d'avoir fait confiance à un inconnu. «Il ne perd rien pour attendre...» Se dit-il en lui-même. Mais l'arrogance de son interlocuteur le fit réagir. «L'habileté des républicains, parvint-il à dire, c'est d'avoir promis au peuple la Liberté. Leur crime, c'est de ne jamais la lui avoir donnée ! Si bien que le bon peuple se fâche et se révolte.»

«Ah ! Ah ! Ah ! S'esclaffa le Comte. Excellente réponse. Pertinente mais injuste. Nous vous avons libéré du joug d'un tyran qui vous maintenait dans la misère. Vous crouliez sous les impôts !

Droit de cornage, de fourrage, d'arrage ; Un droit de vif-herbage qui ne vous dispensait pas de celui de moutonnage ; Un avrillage sur les ruches d'abeilles ; Avec le champart, vous donniez un quart des grains récoltés ! Et vous aviez encore le bauvin sur les vendanges et le caninage qui vous faisait obligation de nourrir les chiens de votre seigneur !

Aujourd'hui vous avez des écoles, des routes, et la France rayonne dans le monde entier ! Elle est devenue un Empire ! Mais vous, vous persistez dans vos anciennes croyances et votre petitesse !»

Plus le discours avançait et plus le Comte s'enflammait. Il demanda à Louis de lui fournir une seule et bonne raison qu'il pouvait opposer à la grandeur du destin que les nouveaux dirigeants avaient pour son pays...

Louis laissa passer quelques secondes avant de répon-

dre. Il se rappela une phrase qu'il avait toujours entendue chez lui et dit : «Monsieur le Comte...Mon verre est petit, certes, mais je bois dans mon verre ! C'est ma sagesse à moi.»

«Cette sagesse, répondit le Comte, ne vous mènera pas loin..»

«Puisse-t-elle me ramener chez moi, c'est tout ce que je demande...»

Au même instant qu'il prononçait cette phrase, les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent pour laisser entrer la Comtesse.

«Hé bien ! Je crois que vous êtes arrivés à un accord puisque j'entends que vous rentrez chez vous...Vous êtes notre sauveur, c'est la moindre des choses que l'on pouvait faire pour vous. N'est ce pas mon ami ?» Dit-elle en s'adressant à son mari.

Celui-ci, surpris par l'apostrophe, balbutia : «Oui, Oui...bien sûr»

Sa femme insista : «Lui avez-vous signé sa grâce, son laissez-passer, bref je ne sais trop quel papier dont il avait besoin ?»

Tout arrogant qu'il était, le Comte semblait s'aplatir devant son épouse. «J'allais le faire...J'allais le faire.»

Louis profita de la présence de la femme pour demander : «Si vous pouviez signer de votre grade, mon Lieutenant-Général, je préférerais...» Puis il ajouta : «Votre mari a eu la gentillesse d'y ajouter deux sacs de Louis d'or pour que je puisse faire dire des messes pour votre enfant.»

La Comtesse de tourna vers son mari et dit : «Vous êtes trop bon, mon ami. Mais vous devriez lui offrir également un de vos nombreux chevaux dont vous ne savez

que faire, afin de lui éviter de faire ce long chemin à pied.»

La Comte fulminait. Il s'assit à son bureau et griffonna un parchemin d'une plume vive et enlevée.

Il coula dessus un peu de cire et y apposa son sceau avant de le donner à Louis.

«Filez ! Lui ordonna-t-il. Et prenez garde qu'un jour je ne descende personnellement dans votre contrée de renégats !»

«Ce serait trop d'honneur.» Répondit Louis en se retirant à reculons. Puis en se courbant en deux, il ajouta : «Madame la Comtesse...»

Le lendemain matin, Louis reprit la route en direction du sud monté sur un grand cheval brun.

A la sortie de la ville, il aperçut quelques paysans qui essartaient une friche. Dans les champs de blé, les épis penchaient leurs têtes lourdes prometteuses de pain ; Les moissons avaient commencé ; Des faucheurs coupaient les tiges à la faucille tandis que les femmes liaient les gerbes avec des tresses de seigle. Une vie nouvelle, sortie de la clandestinité, allait commencer pour lui. Les choses reprenaient leurs cours et c'était bien ainsi. Torcy s'éloignait dans son dos.

Torcy qui devrait se trouver un nouveau charron, le sien n'ayant pas survécu à une gouge plantée dans le cour ni à une langue coupée.

Sur la veste du défunt un simple papier était épinglé sur lequel on pouvait lire : «Vive le Roy !».

Tribulations bretonnes

Le bus me déposa près de la plage des sables blancs à Douarnenez.

Madame L...chez qui j'avais été placé pour les vacances d'été m'attendait, stoïque sous son parapluie, un yorkshire dans les bras.

Il pleuvait ce crachin breton, silencieux et monotone et qui tombait d'un ciel indéfiniment gris. Nous rejoignîmes à pied l'appartement qu'elle occupait à la sortie de la ville en coupant par le port à l'heure maussade où les lumières des réverbères s'allument sans attendre la nuit. En arrivant devant l'immeuble j'aperçus une jeune fille qui devait avoir mon âge et qui fumait une cigarette sur le balcon du deuxième étage. Je la trouvais belle et distante à la fois. Ses longs cheveux frisés qui lui tombaient sur le visage, le genre qu'elle se donnait, cette façon de m'ignorer qui semblait un appel, tout dans son allure me la disait inaccessible à tout jamais donc forcément désirable.

Madame L...grommela :

«Ca a tout juste les seins qui poussent et ça fume déjà !
Gast !»

«Vous la connaissez ?» Lui demandais-je.

Je n'ai pas entendu la réponse car à force de vouloir accrocher son regard et d'avancer en tournant la tête sur le côté, c'est un poteau de signalisation planté malencontreusement là sur le trottoir qui me sortit de ma contemplation et m'ouvrit l'arcade sourcilière. Tombé assis par terre à moitié assommé, le visage en sang, le ridicule de la situation m'apparut très vite. En me relevant je vis que la belle inconnue avait disparu. Par la suite j'essayais maladroitement de me renseigner auprès de mon hôtesse. Même entrée de bâtiment, même étage, même palier, j'y vis là comme un signe que m'envoyait le destin. J'appris que ses parents tenaient une petite boutique de souvenirs du côté de Tréboul, sur l'autre rive, autant dire le bout du monde. C'est la raison pour laquelle Madame L... les appelait les Mexicains.

Qu'ils ne roulaient pas sur l'or ni sur les pesos mais gâtaient leur fille unique qui passait pour une capricieuse et très mal habillée aux dires de ma logeuse.

Le lendemain matin, j'avais arrêté un plan de campagne.

Première mission : l'observation.

J'investis donc le vestibule de l'appartement et pris position l'œil rivé sur le judas de la porte afin d'observer les allées et venues, noter les horaires d'entrée et de sortie des parents et, soyons fous, tenter d'apercevoir Miss pimbêche.

J'attendis plus longtemps que longtemps.

Mais devant l'air ahuri de Madame L...qui ne comprenait rien à mon manège et s'étonnait que je reste enfermé en plein été, je décidais de passer à la phase

deux de mon plan : l'action.

Je descendis me poster sur un banc qui se trouvait juste en dessous du balcon de la blonde dans le parc qui entourait la résidence. Armé d'un sandwich au pâté en prévision du siège que je prévoyais long, je m'installais. Je n'eus pas à attendre longtemps l'apparition de mon ange, concentré de douceur et d'indifférence fatale. Mais à peine avais-je distingué le début d'un soupçon de sourire sur son visage de Mona Lisa du Finistère, qu'un grognement sourd, juste derrière moi, me fit comprendre que je n'étais pas seul sur le coup.

Attiré par l'odeur du pâté, un dogue danois, un mètre vingt au garrot pour soixante dix kilos de muscles, la lippe baveuse et les crocs sortis, me regardait d'un sale oeil. Au bout de sa laisse une masse informe gisait à terre. Seule une main se dégageait d'un amoncellement de branches, de carrés de gazon, de barrière en bois ou en fer et de tout un tas d'objets divers dont un vélo d'enfant et un barbecue attestant d'une collecte involontaire tout au long d'un trajet qu'une tranchée derrière indiquait. La force du molosse était incontestable et si son maître ne pouvait le retenir, je n'attendis pas qu'on nous présente. Sans demander mon reste je pris mes jambes à mon cou. Poursuivi par le clebs affamé, je sautais par-dessus la haie de clôture, des pyracanthas de la variété la plus épineuse, pour me retrouver dans le jardin voisin.

Quand je dis le jardin, je devrais plus exactement dire dans le bassin des poissons rouges qui avait pour but avec ses trois rocailles et ses pavés glissants d'embellir une pelouse brûlée par les vents marins. C'est donc la mine basse que je revins vers le hall d'entrée, claudi-

quant à cause de l'entorse à la cheville que je venais de me faire et trempé de la tête aux pieds un nénuphar accroché au sparadrap de mon arcade sourcilière. La voisine n'eut pas un regard pour moi, pas même un bougé de cils, toujours abandonnée dans une rêverie imaginaire, perdue dans la contemplation des nuages bas qui occupaient le ciel en grands rouleaux gris, immobiles.

Seize heures. Le moral était revenu ainsi que ma détermination. Toujours scotché au judas de la porte au moindre bruit sur le palier, à la moindre ouverture de la porte de l'ascenseur, j'eus la chance après trois quarts de siècle d'attente de voir la porte d'en face s'ouvrir sur la pin-up à frisettes qui avait pris en charge le nettoyage du paillason d'entrée. Les cheveux relevés dans un chignon mal fait, jean moulant, j'avais la Fée Mélusine en contemplation. Elle consacra plus d'une éternité à son ouvrage, se penchant se baissant ou se relevant dans des poses qui mettaient en valeur ses courbes d'adolescente déjà formée et provoquant en moi tout un vrac d'émotions. Assis sur le dossier d'une chaise qui me servait de promontoire pour atteindre l'oilleton, je sentis mon amour grandir au fur et à mesure que le temps passait. La main dans mon slip j'essayais de calmer mon émotion manuellement quand, au moment de l'extase, je partis en arrière faisant vaciller la chaise un peu bancale.

Dans ma chute, la manche de ma chemisette s'accrochait à la poignée de la porte déclenchant son ouverture. Ma voisine eut donc le loisir de me voir dans l'entrebâillement, à terre, short baissé, empêtré dans une chaise démantibulée.

Cet incident me compliqua un monde qui n'était déjà pas simple. Le sentiment de honte qui m'avait envahi prit l'ampleur d'une agonie. Le cour en chien, la mort dans l'âme, je dus me résoudre à constater que toutes mes tentatives de la journée avaient été vouées à l'échec.

Demain serait un jour meilleur me disais-je. Enfin, c'est ce que je croyais.

C'était jour de marché ce samedi là. Un ciel habituel pesait sur la ville comme une vieille tôle sombre. Nous descendîmes en ville. C'était marée descendante et la mer en se retirant mettait à sec un lot de bateaux béquillés ou abattus avec un bric à brac d'ancres, de chaînes et de cordages. «Magnifique spectacle d'un port breton dans son humilité profonde...» Me dit Madame L...

Ta race ! Je voyais ma Bécassine partout ! Dans le reflet des vitrines, dans le miroir d'une flaque d'eau, dans les contours d'un nuage...La moindre mèche blonde me faisait me retourner. Je me surpris à haïr les rires et la joie des gens, leur insouciance et leur indifférence à mon tourment. Ils semblaient jouir de l'existence et disposer du pouvoir de s'en faire une aubaine. Pas moi.

Au détour d'un étal de choux-fleurs de Ploërmel, juste après celui des choux-fleurs de Carhaix qui suivait l'étal des choux-fleurs de Pont Aven vendus en trois pour deux, nous passâmes devant une boutique de souvenirs coincée entre une crêperie et un magasin d'articles de pêche. Madame L... ne manqua pas de retourner le couteau dans la plaie en m'indiquant qu'il s'agissait du magasin de ses voisins.

«Tu vois de qui je parle ?» Ajouta-t-elle. Bien sûr que je voyais !

«Rentrons. Je vais te présenter.»

La visite si courte fut-elle, me laissa perplexe. S'ils m'accueillirent aimablement, je ne pus m'empêcher de les trouver ridicules. Qui peut encore de nos jours avoir l'idée de vendre des bibelots inutiles fabriqués en Chine habillé en costume folklorique local ? A part eux...

Ce jour là je fêtais mes quinze ans. Madame L... toute attentionnée et dévouée qu'elle était, m'avait préparé un gâteau d'anniversaire. Au moment de le couper, le carillon de la porte d'entrée retentit. «Ah oui ! Me dit-elle, j'ai invité les voisins à venir le manger avec nous...». Abasourdi par la nouvelle, je restais pétrifié, bouche bée. La mère et la fille entrèrent. Cette dernière me parut plus grande que je ne l'imaginai me dépassant d'une tête. Tee-shirt découvrant un nombril orné d'un faux piercing...La démarche chaloupée qu'elle accentuait exagérément échauffa en une demi-seconde mon imagination fertile et attira mon regard vers une mini-jupe portée courte. J'étais amoureux. D'autant que sur son visage je crus déceler une amorce de sourire qui contrastait avec l'attitude hautaine quelle arborait ces derniers jours. Je n'y pris pas garde tant j'étais subjugué. Ses yeux couleur miel sombre soulignés d'un trait d'eyeliner trop appuyé, avaient un je ne sais quoi de malice que je pris, allez savoir pourquoi, pour de l'intérêt à mon égard. Il émanait d'elle une féminité animale, une odeur de musc enivrante et elle portait sa beauté comme une montagne d'impossibles. C'était comme si le merveilleux avait quitté les contes pour se concrétiser là dans cette fille d'un adorable absolu.

Mais le charme se rompit très vite. D'abord quand elle se mit à sourire franchement, découvrant des dents légè-

rement écartées et surmontées d'un appareil orthodontique qui devait réparer cette erreur de la nature. En haut. Et en bas. Ma passion faiblit encore un peu plus lorsqu'elle parvint à dire : «Bonzour...C'est zentil de nous z'inviter...». Je fermais les yeux pour ne pas voir les trente-douze postillons qui atterrissaient sur mon tee-shirt propre de trois jours en priant tous les dieux possibles et imaginables que ce zozotement ridicule cesserait en rouvrant mes paupières. Hélas ce ne fut pas le cas. La désillusion était totale et mon humeur changea. Déjà que la mère en tenue folklorique, le petit doigt levé en tenant la tasse à café, m'énervait, c'est surtout la question qu'on me posa qui me fit craquer.

«Et qu'est-ce qu'il va faire le petit jeune homme quand il sera grand... ?»

Petit jeune homme. Je t'en foutrais !

«Je serai héros de la classe ouvrière...» Dis-je sans avoir préparé de réponse.

«Ah bon ! Et pourquoi ?» Me demanda-t-elle.

«Pour pendre tous les petits patrons avec leurs propres tripes aux poternes de leurs boutiques et violer leurs bourgeoises !» Répondis-je. La vieille manqua de s'étouffer en crachant son café sur la table de la cuisine. Quant à Madame L... elle me consigna dans ma chambre pour le restant de la journée.

Assis sur mon lit, je pouvais voir par la fenêtre les ajoncs tardifs sur les collines et les falaises. Au loin, rien que la surface paisible et opaque de la mer sur laquelle un vieux thonier, tangon déployé et toute voile dehors, ouvrait son sillon l'étrave ceinte d'une moustache d'écume. Par la transparence de l'air les lointains ne l'étaient plus et la fraîcheur des vents m'apportaient la

sensation d'un monde paisible, en équilibre.

Du moins à l'extérieur.

Car à l'intérieur, le monde commença à s'effondrer quand l'ex-élue de mon cour entra sur la pointe des pieds dans ma chambre me couvrant d'un regard au sirop dont j'aurais dû me méfier.

«Z'avoue que t'as fait fort. Ze te félicite !» Me zozotat-elle en sortant de son sac un de ces bibelots horribles que vendaient ses parents.

«Tu z'est ce que z'est ?» Me rezozotat-elle. Comme je haussais les épaules, elle continua : «Z'est ze que tu as volé ze matin dans le magazin...»

«Mais je n'ai rien volé !» Protestais-je violemment.

«Taratata ! Si ze dis que ze l'ai trouvé ici, z'est moi que l'on va croire. Et ze te dis pas les zennuis que tu vas zavoir...Finies les vacanzes...A moins que...»

«A moins que quoi ?» Demandais-je inquiet et déjà atterré d'avoir à rejoindre Bobigny si vite. Ca sentait le coup fourré à plein nez.

«A moins que tu fazzes ce que ze te dis...Et pas un mot. D'accord ?»

Sans attendre ma réponse elle vint s'asseoir à côté de moi me faisant remonter de par son poids d'au moins vingt centimètres. Puis sans aucune gêne, elle enleva son string qu'elle laissa tomber lentement sur la moquette.

«Si tu dis un mot, ze dis que c'est toi qui me l'as enlevé pour me violer...».

Le piège parfait. J'étais coincé. A part cette affreuse vision au moment du premier baiser, d'une denture ferrailée dans laquelle des morceaux de gâteau au chocolat étaient encore accrochés et qui s'approchait dange-

reusement de moi, je dois avouer que je garde encore aujourd'hui un souvenir ému des minutes qui suivirent. Mes connaissances sur la gent féminine et son anatomie qui avaient navigué jusque là entre mensonges et demi-vérités, eurent droit à une mise à jour rapide de leurs données. La seule erreur qu'elle fit, mais on ne le sut qu'après, fut de ne pas refermer la porte derrière elle lorsqu'elle entra dans ma chambre. Car c'est le yorkshire qui donna l'alerte en se promenant dans tout l'appartement avec, dans sa gueule, le string de l'autre dévergondée et qu'il était venu chaparder sur la moquette au pied du lit.

Après un léger moment d'étonnement puis de stupéfaction, les deux vieilles sortirent en trombe de la cuisine, déboulant dans les couloirs en poussant des cris d'orfraie et confondant par la même occasion, le malheur avec la fatalité. J'entends encore Madame L... qui criait : «Arrête, Babacar, arrête !» Pensant éviter l'irréparable s'il en était encore temps et m'estimant par là même, présumé coupable.

Hélas la position dans laquelle elles me trouvèrent ne plaida pas en ma faveur.

Allongé sur le lit, short baissé, je n'ai pas pu les convaincre que je n'avais rien fait. Surtout qu'elles trouvèrent autour de moi le tee-shirt et la mini-jupe de l'autre salope qui s'était réfugiée dans l'armoire de la chambre aux premiers cris qui retentirent dans le couloir. Elle en ressortit vêtue d'un pull marin bien trop grand pour elle et qui lui tombait jusqu'aux genoux, en m'accusant au passage de l'avoir travestie ainsi pour satisfaire une supposée attirance pour ces messieurs de la Marine Nationale.

C'était le pompon ! Tant d'aplomb me laissa baba. Madame L... qui était veuve de marsouin, je veux parler du militaire pas du poisson, choisit ce moment pour s'évanouir à l'annonce de mon soit disant penchant pervers juste après avoir affirmé que tous les marins n'étaient pas des invertis. Pour la ranimer, il fallut appeler les pompiers qui, à cause d'une mauvaise interprétation de l'appel ou une désorganisation de leurs services, utilisèrent la grande échelle pour passer par la fenêtre, la lance à incendie grande ouverte. Il y eut quelques dégâts dus à l'inondation mais la moquette était à changer. Madame L... fut bien réveillée par la fraîcheur de l'eau, mais la force du jet la projeta contre le mur dont l'ébranlement fit tomber sur elle le cadre qui y était accroché et dont le verre brisé entailla son cuir chevelu sur cinq bons centimètres.

Moi, j'étais toujours ligoté, les mains liées à la tête de lit avec la ceinture de ma robe de chambre. Si ce détail n'avait pas été remarqué par les deux vieilles chouettes lors de leur intrusion dans ma chambre, il posa problème aux secouristes qui ne purent délier les nouds mouillés et c'est à la hache de sapeur qu'il fallut me délivrer.

Je passe sur les détails qui émaillèrent cette fin d'après midi. Ce qu'il faut retenir, c'est que c'est moi qui fut tenu pour responsable et coupable d'avoir forcé et violenté une mineure blanche deux fois plus grande et plus grosse que moi.

Le retour sur Bobigny ne se fit pas attendre. Et même si les parents ne portèrent pas plainte compte tenu de nos âges, je fus voué aux gémonies, jeté aux feux de l'enfer et je ne sais quelles autres douceurs de la vie que l'on

peut insérer entre les trente-six-douze représailles qui m'étaient promises. Les événements se précipitèrent et mon départ le lendemain soir ne connut pas d'adieux déchirants.

Madame L... m'accompagna jusqu'à la station de bus. Nous traversâmes la vieille ville où, suspendues entre les maisons comme des feux de navires, des ampoules électriques oscillaient. Elle se protégea du vent dans l'abri de granit et d'ardoise quand moi, assis sur le parapet mouillé d'une ancienne averse, j'essayais de graver dans ma mémoire les dernières images que j'emporterais de cette ville : Dans un ciel envahi par la nuit, des nuages qui roulaient, dégageant derrière eux indéfiniment d'autres nuages ; Le retour teuf-teufant des maquereautiers dans un port immobile tout en mâts nus et en cris de mouettes ; Une plaque de lumière qui dansait légèrement sur une houle paisible...

Plus tard dans le train qui me ramenait sur Paris, le monsieur dépêché par les services sociaux de la DDASS qui m'accompagnait, me posa l'éternelle question qui semblait préoccuper tous les adultes de ma connaissance : «Alors Babacar, tu le vois comment ton avenir ?»

D'humeur plus enjouée qu'au départ par l'arrivée dans notre compartiment d'une jeune fille accompagnée de ses parents, je répondis à haute voix :

«Je sewai ministwe dans mon pays, bwana. Et je mett-wai en pwison tous les twavailleuws sociaux qui pose-wont des questions stupides avant de violer leurs filles». Cette réponse inattendue et l'accent africain que j'avais pris le firent rire et il ajouta : «Tu sais que la vie risque de t'être hostile, camarade ministre...»

En face de moi un sourire éclaira le visage de la jeune fille découvrant là encore un appareil orthodontique des plus terrifiants.

En lui rendant son sourire, je répondis à mon cerbère :
«Pas si sûr...Pas si sûr».